

Un coin des Mille-Iles À l'Île Ducharme... jadis l'île Sainte-Thérèse

Jean-Baptiste Proulx

Volume 13, numéro 1, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11157ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Fédération des sociétés d'histoire du Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)

1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Proulx, J.-B. (2007). Un coin des Mille-Iles : à l'Île Ducharme... jadis l'île Sainte-Thérèse. *Histoire Québec*, 13(1), 45–49.

Un coin des Mille-Iles : À l'Île Ducharme... jadis l'île Sainte-Thérèse

par l'abbé Jean-Baptiste Proulx (1846-1904)

N.D.L.R. Voici un article rédigé par l'abbé Jean-Baptiste Proulx et publié en mai 1883 dans Les annales térésiennes. Nous le reproduisons en respectant autant l'orthographe que les signes typographiques utilisés à l'origine. Selon l'abbé Élie-J. Auclair (Figures canadiennes), l'abbé J.-B. Proulx (1846-1904), aumônier, curé, professeur, missionnaire au Manitoba, auteur de plusieurs récits de voyages, de volumes et d'une dizaine de brochures, avait la plume alerte et élégante. Doué de talents supérieurs et d'aptitudes diverses, très intelligent et de tempérament énergique, appliqué et travailleur, capable de rudes besognes, il assumait la tâche de premier vice-recteur de l'Université Laval à Montréal, de 1889 à 1896. Il fut l'un des hommes les plus discutés mais aussi les plus considérables de son temps.

Régime seigneurial – Aspect géographique

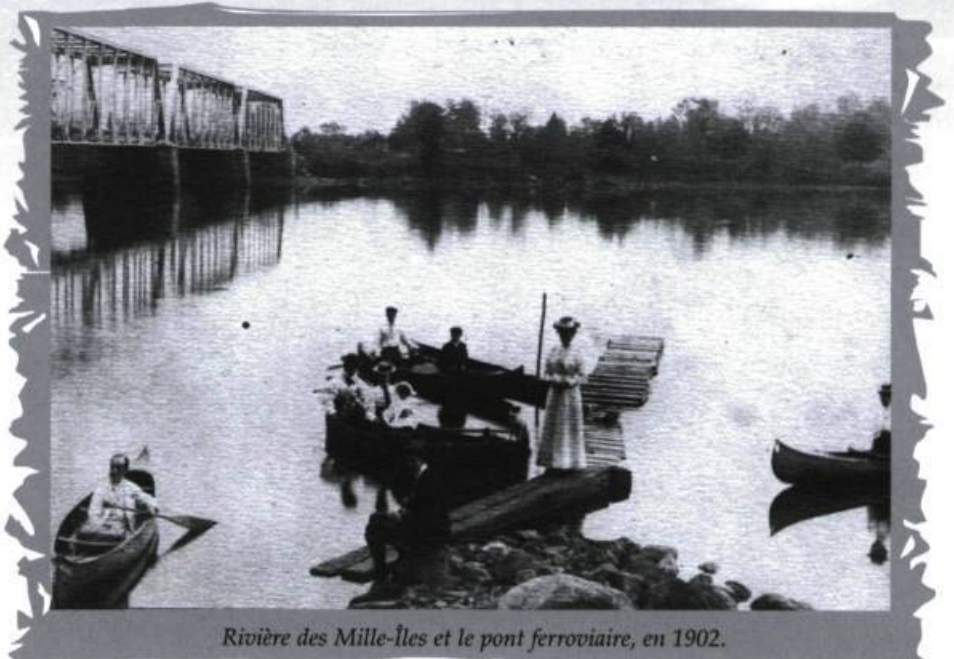
La rivière des Mille-Isles – La Seigneurie des Mille-Isles – Description topographique et physiographique des Mille-Isles

Par une belle journée du mois de mai, sous les rayons vivifiants d'un soleil printanier, confortablement installé dans une chaloupe légère, en société de trois ou quatre gais compagnons, respirant avec délices les parfums d'un air embaumé, emporté doucement au fil de l'eau, avez-vous jamais descendu la rivière des Mille-Isles?

C'est charmant. De chaque côté les terres s'élèvent légèrement en amphithéâtre, couvertes de gazon, de moissons naissantes, de riches métairies, de touffes d'arbres luxuriants. Devant vous s'étend la rivière tantôt large et tranquille, tantôt étroite et rapide, ici allant se perdre avec paresse dans des baies profondes, là se hâtant de contourner une pointe pittoresque, partout parsemée d'îles aux formes les plus diverses qui semblent avoir été jetées çà et là, sans ordre, par une main capricieuse, comme autant de corbeilles de verdure

flottant à la surface des eaux. Les chenaux se multiplient, les vues se croisent à chaque instant, le panorama change d'aspect comme une toile qu'on déroule; vous voguez sur des filets de cristal, à travers un dédale de feuillage. Parti du lac des Deux-Montagnes, vous saluez sur votre route le village de Saint-Eustache avec ses souvenirs historiques, les tours de l'église de Sainte-Thérèse et

les flèches du nouveau séminaire que vous apercevez à deux milles dans l'intérieur, le paisible village de Ste-Rose, les grands ormes et les résidences aristocratiques de la ville de Terrebonne et l'église aux apparences antiques de Saint-François de Sales; puis en face de Lachenaie, après avoir sauté plusieurs sauts bouillonnants, après être passé sous les arches de six ponts reliant les



Rivière des Mille-Isles et le pont ferroviaire, en 1902.



Vue de la rivière de Mille-Îles, depuis Sainte-Thérèse. (Source : André Thériault, SHGMI, avril 2007)

deux rives, vous débouchez sur la rivière-des-Prairies qui va bientôt elle-même payer son tribut au commun suzerain de toutes les rivières de la province, au majestueux Saint-Laurent.

Pour parler un peu plus en géographe, je dirai que la rivière des Mille-Îles est une des cinq bouches par lesquelles l'Ottawa, après avoir formé le lac des Deux-Montagnes, déversera ses eaux dans le Saint-Laurent. Le lac s'y décharge par une chute d'une vingtaine de pieds. Elle sépare l'Île Jésus des comtés des Deux-Montagnes, de Terrebonne et de l'Assomption; les paroisses qui longent ces rives sont, au sud de l'île Jésus, Sainte-Rose et Saint-François de Sales, au nord sur la terre ferme, une partie de Saint-Eustache, Sainte-Thérèse, Terrebonne et une partie de Lachenaie. Elle peut avoir une longueur de sept lieues, sa largeur varie de cinq à vingt arpents; en général son cours est clame, on y compte quatre rapides qui ne sont pas

très considérables; elle renferme une quantité d'îles de toutes les grandeurs et de toutes les formes, d'un aspect on ne peut plus enchanteur; de là, son nom poétique de Mille-Îles.

D'abord elle fut baptisée la rivière Saint-Jean, et elle était encore connue sous ce nom en 1721; car, à cette époque, dans le récit de son voyage au Canada et à la Louisiane, le Père Charlevoix s'exprime en ces termes : "Le troisième bras du fleuve est semé d'un nombre d'îles si prodigieux qu'il y a presque autant de terre que d'eau. Ce canal porte les noms de Mille-Îles ou de rivière Saint-Jean". D'où lui est venu cette appellation? La Relation des Jésuites pour l'année 1637 nous l'apprend : "La rivière Saint-Jean tire sa dénomination du sieur Jean Nicolet, truchement et commis au magasin des Trois-Rivières; il a souvent passé par tous ces endroits". Jean Nicolet a été un interprète et un voyageur célèbre; plus d'une fois, dans ses

difficultés avec les Iroquois, le gouvernement français a eu recours à ses services et à sa diplomatie. Il a passé, d'après la Relation, par nos Mille-Îles; ainsi ont dû le faire bien souvent, dans les premiers temps de la colonie, les coureurs de bois et les missionnaires. L'Ottawa était la route au pays des Hurons et aux terres qui avoisinent le lac Supérieur; et il était plus facile d'atteindre la grande rivière par la voie des Mille-Îles que par la rivière des Prairies, parce que le courant en est moins rapide, les sauts moins longs et moins périlleux. Que de fois donc ces îlots on vu, le soir, le missionnaire lire son bréviaire à la lueur fantastique du feu d'un campement! que de fois ces échos ont répété la chanson du voyageur pendant que l'aviron rapide frappait les ondes en cadence! que de fois ces taillis touffus ont caché dans leurs ombres et leurs mystères le sauvage, surnois guettant son ennemi! terre de guerres sanglantes, de légendes pieuses et d'antiques souvenirs!

Avec les années, cette rivière a perdu son nom de Saint-Jean; mais, en revanche, elle a acquis celui de Jésus, de l'île dont elle baigne le rivage septentrional. Il y a déjà longtemps qu'elle porte ce beau nom; car, de 1740 à 1760, dans la côte de Blainville, presque toutes les terres ont été concédées avec cette expression : "Une terre et concession, tenant d'un bout par devant à la Rivière Jésus..." Aujourd'hui on dit indifféremment rivière Jésus ou rivière des Mille-Îles.

Ce nom de « Mille-Isles » a fait fortune. Il vit dans une charmante rivière, et, pour la seigneurie qui l'a d'abord porté, quand il dut disparaître devant les dénominations plus modernes de Blainville, de Duchêne et de Dumont, il se conserva dans les augmentations qui se trouvent en arrière de St-Jérôme, et ce qui mieux est, il ressuscita avec honneur dans une division territoriale pour le Conseil législatif et le Sénat de la Puissance. La concession en fut faite au mois de septembre 1683 à Michel-Sidrac Dugué qui mourut au mois de décembre 1688. J'ignore si, pendant ces cinq années, les guerres de cette époque tourmentée laissèrent au nouveau seigneur le loisir de visiter ses domaines; dans ce cas il aurait rencontré, en plus d'un endroit, des rivières étroites mais navigables, serpentant comme des couleuvres à travers la forêt, pour porter son canot dans l'intérieur; il aurait pu contempler avec admiration, tout autour de lui, une grande diversité de terrains, d'aspects, de productions et de richesses forestières.

Il aurait trouvé son petit royaume, quant à la nature du sol et aux variétés locales, divisé en trois zones bien distinctes, courant de l'ouest à l'est. La première s'étendant le long de la rivière Jésus, profonde à sa partie supérieure d'environ deux lieues, se rétrécit graduellement jusqu'à une largeur d'un mille. C'est une plaine ondulée, accidentée de coteaux peu élevés et de légères éminences. Le fond est partie en terre forte, partie en terre légère, partie en belle terre



Rivière des Mille-Îles et le pont Bélair, en 1920.

grise : sol en général un peu rocailleux, bien arrosé, très fertile, propre à la culture de toutes espèces de grains et de céréales. Ces lieux étaient alors couverts d'érables touffus, de hauts ormes, de frênes, de hêtres, de chênes et de puissants noyers : belle forêt de bois francs, dans les ombreuses retraites de laquelle il devait être délicieux de s'enfoncer, découvreur curieux et étonné, explorateur solitaire!

La seconde zone comprend un grand coteau qui domine le niveau de la plaine d'une soixantaine de pieds, et dont la largeur va en s'accroissant, de l'ouest à l'est, depuis deux jusqu'à six milles. Le terrain se compose, pour les trois quarts, d'une couche de sable jaune superposée sur un sous-sol en glaise, l'autre quart est en terre noire. Le coteau est plan, sans écoulement facile, et l'eau, avant que le travail de l'Homme ne lui eut donné un cours, y séjournait la plus grande partie de l'année. En plus d'un

endroit le sable est pur et sec, il poudre au vent comme le fait en hiver la crête d'un banc de neige. À part la région de terre noire, le sol en général est d'une qualité inférieure. Si ce coteau est pauvre au point de vue de l'agriculture, il était riche alors en bois de construction, en épinettes, d'une grosseur prodigieuse, en sapins, en cèdres et en pins élevés comme ceux qui nous descendent du haut de l'Ottawa.

Au nord du grand coteau court la troisième zone, lisière de pays large d'un à deux milles. Le sol est une terre blanche, mêlée de sable et de glaise, terre de moyenne qualité, supérieure à celle du grand coteau, inférieure à celle de la rivière Jésus. Elle était couverte de bois mêlés, bois francs et bois mous.

Trois rivières, à part une foule de petits courants, arrosent le fief des Mille-Isles. Le temps de leur jeunesse et de leur gloire est passé, la masse d'eau

qu'elles roulent est loin d'être considérable, elles ne méritent guère plus que le nom de ruisseaux; mais il est facile de voir, aux côtes que la nature leur a données, que, avant le défrichement, comme le prouve, du reste, l'expérience de tout pays nouveau, leurs sources étaient plus fécondes et leurs eaux plus abondantes.

La **rivière aux Chiens** longeant à une assez faible distance le pied du grand coteau, s'en éloignant, s'en rapprochant, traverse la première zone de l'ouest à l'est dans presque toute son étendue. Après s'être promené dans cette vallée fertile, çà et là, comme au gré de son caprice, après mille tours et détours, ayant parcouru onze ou douze milles, elle va se jeter dans la rivière des Mille-Isles, entre des coteaux charmants, par une embouchure d'environ cent pieds de largeur.

Dans la même plaine, au sud de la rivière aux Chiens, prenant sa source à trente arpents de celle qui alimente sa sœur aînée, mais coulant plus au sud-est, la **rivière Cachée** se hâte davantage d'aller porter ses eaux à la rivière Jésus : elle n'a guère plus de cinq milles de longueur.

Les flancs du coteau sont entrecoupés de nombreux ravins, profonds et sombres, lieux enchanteurs, promena-des embaumées, au fond desquels serpentent en murmurant de clairs ruisseaux qui vont porter la fraîcheur et la fertilité dans la plaine, mais où, aux jours du printemps, à

la fonte des neiges, descendent avec impétuosité de véritables torrents.

La troisième zone est séparée dans toute sa longueur par la rivière Mascouche qui, de là, continuant sa course à travers les paroisse de Ste-Anne et St-Henri, va se jeter dans les Mille-Isles entre Terrebonne et Lachenaie. La Mascouche porte aussi, du moins pour la partie qui coule dans cette seigneurie, le nom plus chrétien de rivière Ste-Marie.

Ces rivières, non seulement fécondent la plaine, nourrissent l'herbe des pâturages et réjouissent les moissons, mais encore elles favorisent l'industrie ; car elles ont leurs chutes et leurs rapides qui, sans rivaliser tout-à-fait avec le saut Caughnawaga et la chute Niagara, n'en forment pas moins des pouvoirs d'eau assez puissants pour faire tourner la scie ou la meule d'un moulin. À une même époque, il y en a eu jusqu'à sept de construits sur leurs rives. D'où ces trois rivières tirent-elles leur nom? Pour la rivière Cachée, elle doit s'appeler ainsi, ou bien parce qu'elle cachait sa tête dans les savanes, ou bien parce que, humble dans son cours, elle se cachait à l'ombre des forêts sous le couvert des hautes herbes qui bordaient ses rivages, ou bien parce que, à l'endroit où elle se jette dans la rivière Jésus, une langue de terre s'avance étroite et longue, qui dissimule son embouchure, ou bien encore pour toutes ces raisons à la fois. **Mascouche**, en langue algonquine, signifie ours, par conséquent c'est la

rivière aux Ours; en effet, les anciens se rappellent encore le temps où l'on chassait dans les terrains qu'elle arrose ces gracieux et intéressants quadrupèdes. Quant à la rivière aux Chiens, pourquoi, dans son appellation, n'aurait-elle pas une origine identique? Disons par exemple **sipi**, rivière, **animouch**, chien, et dans un seul mot **animouchsipi**; seulement, dans ce dernier cas, le mot sauvage aurait été traduit en français, comme les anciens Canadiens, du reste, l'ont fait plus d'une fois, entre autres pour l'Ohio, la Belle-Rivière. Nous laissons la question à décider à messieurs les indianologues.¹

Aujourd'hui, la rivière Mascouche, ou Sainte-Marie, vois s'élever sur ses bords, propre et élégante, l'église de St-Janvier, et s'étendre le long de ses rives deux concessions dont les habitants vivent à l'aise, le Nord et le Sud de la Mascouche. Cette partie reculée de la seigneurie a longtemps porté le nom de Pays-fin, sans doute parce qu'elle était de ce côté-là l'extrême limite de la colonisation, et que les communications avec le monde extérieur, à travers les marais du grand coteau, étaient d'une très grande difficulté.

Dans la deuxième zone, sur le dit grand coteau, se sont établies et défrichées plus ou moins les concessions de Ste-Henriette, de Ste-Marianne, de St-Louis et de la Grand'ligne. Les terres noires y ont de la valeur; les autres, pour la plupart, n'en ont guère, on dit cependant qu'il est facile de les

améliorer en les mélangeant avec de la marne qu'on y trouve communément. En certains endroits le feu a couru dans les bois, et il n'y croît plus sur un sol froid et humide que des broussailles et des **bleuets** : on appelle ces lieux déserts **pays-pelés**. C'est encore des forêts du grand coteau que les citoyens de Sainte-Thérèse et plus d'un habitant des paroisses environnantes tirent leur bois de chauffage et une partie de leur bois de construction.

Mais la plus belle région de terre, le **fertile belt**, le jardin, l'éden des Mille-Isles, c'est la première zone, qui comprend la côte de Blainville, la côte Cachée, le Sud, le Nord et le Bas de Sainte-Thérèse. Si, du haut du coteau voisin, vous promenez vos regards sur cette campagne riante, vous découvrirez devant vous une plaine agréablement diversifiée et

gracieusement onduleuse; des coteaux aux flancs sinueux, des mamelons arrondis où s'épanche une moisson d'épis flottants; des groupes de grands arbres couronnés d'un diadème de feuillage diversement nuancé; des massifs d'arbustes, tantôt harmonieusement distribués, tantôt disséminés avec une fantaisie vraiment capricieuse; et se glissant comme en tapinois au milieu de ces beautés champêtres, la rivière-aux-Chiens qui y promène et déroule paresseusement les anneaux argentés de ses nombreux méandres. Voyez-vous ça et là, comme pour animer le paysage, ces troupeaux qui paissent tranquilles, ces fermes opulentes qui montrent à travers le feuillage leurs blanches murailles et leurs contre-vents verts, et, d'heure en heure, sur la ligne du chemin de fer, roulant lourdement, sifflant comme des

trompettes d'enfer, vomissant de noires colonnes de fumée, ces puissantes locomotives, rapides comme l'éclair, qui entraînent à leur suite une longue file de voitures. Enfin, à vos pieds, au plus profond du bassin, vous apercevez le village de Sainte-Thérèse, divisé en deux pâtés de maisons rangées le long des huit rues qui sont loin d'être tirées à angle droit, mais qui convergent, comme autant de rayons d'un cercle imparfait, vers un centre commun, où s'élèvent l'église avec ses tours carrées sur le plan de celles de Notre-Dame de Montréal, le couvent entouré de sa ceinture d'arbres et de verdure, et, adossé à un bosquet d'érables, le nouveau séminaire, avec sa façade à la fois sévère et élégante, dont le clocher porte sa flèche à cent cinquante pieds dans les airs.



Vue de la rivière de Mille-Îles, depuis Sainte-Thérèse. (Source : André Thériault, SHGMI, avril 2007)

Notes

- ¹ Quant à l'origine du nom de notre petite rivière, nous croyons plus simple de l'attribuer à quelque incident de colonisation. Toutefois, c'est une question insoluble. Contentons-nous de faire remarquer que les plus vieux documents l'appellent Rivière au Chien; plus tard ce sera la rivière-aux-Chiens, jusqu'à nos jours. Après la fondation de la paroisse, les documents officiels l'appellent la rivière Sainte-Thérèse. Nous n'avons trouvé le nom de rivière Marie-Thérèse dans aucun document. Le nom populaire a triomphé sur le nom officiel de Rivière Sainte-Thérèse.